

Allons plus loin, encore. Quand nous parlons, en langage de chemins de fer, de *lisses* et de *chars*, nous nous montrons en cela plus logiques que les Français, qui se servent, pour ces deux mots, de *rails* et *wagons*. Nous nous sommes, nous, au moins, donné la peine de vêtir ces deux mots à la française, tandis qu'en France on les a acceptés tels qu'ils venaient d'Angleterre, et fourrés tels quels et dare-dare dans le dictionnaire.

Et que dire, aussi, de *tramway*, que nous avons si coquettement traduit par "petit char." Je prie le lecteur de bien saisir ici ma pensée. Lorsque je dis que "je vais prendre les chars, ou les petits chars," je ne prétends pas parler la langue du Boulevard des Italiens. Non, mais je maintiens tout simplement que je parle alors français, et même bon français, ce qui me suffit amplement.

Somme toute, le mieux, je crois, est de nous en tenir, en ces matières, dans un juste milieu, et de convenir que si, d'une part, nous sommes loin—à l'encontre de ce qu'affirment les panégyristes à outrance—de parler la langue de Bossuet et de Fénelon, il ne faut pas non plus, d'autre part, nous couvrir la tête de cendres, et en arriver à la conclusion que le français du Canada n'est plus que de l'iroquois panaché d'anglais.

\*  
\*  
\*

On oublie trop, d'ailleurs, en ces sortes de dissertations, une chose capitale : c'est que le Canada n'est pas la France, et que, quand bien même celle-ci eût continué à posséder son ancienne colonie, une foule d'expressions